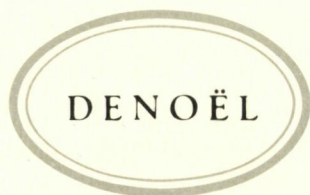


René Frégni

Les chemins noirs

roman



Extrait de la publication

LES CHEMINS NOIRS

RENÉ FRÉJNI

Les chemins noirs

roman

DENOËL

© by Éditions Denoël, 1988
30, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2.207.23515-7
B. 23515-6

**A Eve,
pour l'ombre de ses yeux
dans son jardin perdu.**

Et à M. B.

Tout a commencé dans ce train, entre deux gendarmes. Dès qu'on a quitté la gare Saint-Charles, ils m'ont enlevé les menottes mais le contrôleur avait bouclé la porte du compartiment, de l'extérieur, pour que personne ne nous dérange.

C'était un samedi de septembre et le train était bondé. Une foule de permissionnaires et de valises s'écrasait dans le couloir. Le nez collé à la vitre, ils nous lorgnaient, curieux et un peu agressifs de voir qu'on tenait toute cette place à nous trois pendant qu'ils se montaient les uns les autres dessus. Je me suis installé sur la banquette d'en face, les jambes bien étalées vers la porte, avec mes bras à l'aise, pour les emmerder. Les deux gendarmes n'ont rien dit. Ils n'étaient pas méchants.

C'est d'autres gendarmes qui m'avaient arrêté, trois jours plus tôt, sur la route qui longe le lac de Serre-Ponçon, en train de faire du stop. J'avais passé la frontière la veille au soir et dormi dans une grange juste au-dessus de Briançon. Pour eux, ce n'était qu'une simple vérification parce que j'avais encore un peu de paille sur les épaules et de la plus vieille peut-être dans les cheveux. Mais en téléphonant du panier à salade au

fichier, ils avaient vite appris que j'étais recherché pour désertion depuis le début de l'été. Je leur ai dit que je n'étais pas au courant... Que je n'avais rien reçu... Que j'arrivais juste de voyage, la preuve : je n'avais pas eu le temps de me changer ! Et voilà ! C'était fait. Ils m'avaient descendu illico à Marseille où je venais de passer trois jours dans une cellule fraîche du fort Saint-Nicolas, avec un autre déserteur, mais de la Légion celui-là.

Maintenant nous roulions vers Verdun dans ce train bourré de bidasses. Moi qui avais marché tout l'été sur les routes blanches de la Grèce, moi avec mes pieds pleins d'ampoules et les ongles qui s'enroulent tellement ils sont longs, on me foutait dans l'infanterie de Verdun, alors que je comptais passer l'hiver peinard, quelque part entre la mer et le désert, tout au sud, après même les palmeraies de Marrakech, où la pierre brûlée a la couleur du soleil et les soirs de Noël des douceurs de printemps.

On a passé Avignon, puis Valence, puis Lyon, le train se bourrait toujours. Je me suis endormi. Quand les gendarmes m'ont réveillé il n'y avait plus personne derrière la vitre. Ils s'étaient tous couchés comme moi, en tas dans le couloir, les jambes sous les corps et les têtes dans les valises. Ils m'ont remis les menottes et le contrôleur est venu déverrouiller la porte. On était dans une petite gare fleurie du nom de Neufchâteau, tranquille et presque déserte sous un soleil d'après-midi. En marchant du mieux possible sur les corps entassés, j'ai aperçu le fourgon bleu qui m'attendait en se chauffant. C'était la première fois que je voyageais tout prévu.

J'ai donc changé pour la troisième fois de fourgon et de gendarmes. On était aux petits soins. On me faisait visiter toute la France gratis, avec ses jolis hameaux qui somnolent paisibles dans la vapeur des labours et toutes

ses vignes qui ondulent à perte de vallons et qui roussissent vers l'horizon, là où l'ombre déjà dépose sur les champs ses premiers coins d'hiver.

Par ici, je n'y étais jamais venu. De loin en loin des petits groupes de vendangeurs s'affairaient avant les premiers gels de nuit. On aurait pu se croire chez nous sauf qu'ici tout était beaucoup plus vaste et la lumière n'avait pas l'aveuglante clarté de la mer. Tout était doré et mou. On filait sur le dos d'une poire. J'ai peut-être été triste pour la première fois depuis ces trois jours. Pas à cause de moi, à cause de l'automne.

J'eus faim brusquement. Je n'avais rien mangé depuis le départ du fort à Marseille, le matin. Et encore, un vague café noir de caserne avec du pain sans rien. J'ai fouillé dans mon vieux sac à dos et j'ai retrouvé la tomate pas mûre que j'avais maraudée dans un jardin de Suze avec des figues, la veille de mon arrestation. Elle avait rosi dans mes chaussettes. Je me suis régala.

Enfin j'ai vu le panneau de Verdun. J'en avais plein mes bottes. Le fourgon est devenu tout rouge. Le soleil se couchait dans mon dos. Il a stoppé devant un grand portail. J'ai compris qu'on était arrivé.

La sentinelle a levé la barrière et nous sommes entrés dans une immense cour. Je suis descendu par l'arrière avec mon sac et mes bracelets. Tous les bidasses s'étaient arrêtés de vaquer en groupes immobiles ou avec des balais. J'avais figé la caserne. Seul au loin un drapeau a frémi. C'était le vent du soir.

- Allez, magne-toi le train, l'artiste, y a que trois mois qu'on t'attend!... Et vous, barrez-vous vite fait! Y a rien à voir!

C'était un adjudant écarlate qui me réceptionnait. Je le suivis dans le poste de garde avec mon barda. Les gendarmes lui firent signer une feuille de route.

Pendant qu'ils récupéraient les menottes, ils m'ont lancé :

- Ben!... Bonne chance quand même! C'est toujours mieux que d'être un assassin!...

Et ils ont disparu.

Je me suis retrouvé face à l'adjudant avec deux ou trois bidasses autour qui s'occupaient de la garde. Quand il a enlevé son képi pour le poser sur le bureau j'ai cru voir un oiseau de proie. Il n'avait plus que quelques poils sur le haut du crâne comme une buse mal foutue. Ça m'a fait penser à ces oiseaux décharnés que gosses nous allions voir au zoo de Marseille, le jeudi, pour leur jeter des pierres à travers les barreaux tellement ils sont laids.

Il s'est assis derrière son bureau.

- Ton nom!

- Brandoli.

- Brandoli quoi?

Il me faisait répéter pour s'amuser, il avait tout mon dossier sous les yeux.

- René.

- René, mon adjudant!

- René... Mon adjudant.

- Age?

- Dix-neuf ans.

- Dix-neuf ans qui?

- Dix-neuf ans, mon adjudant.

- Garde à vous quand on répond à un supérieur!
Redresse-toi, nom de Dieu! Tu es chez les hommes ici!...
Ah! Je vais te dresser moi, voyou... On veut faire le mariolle!

Les autres commençaient à se bidonner autour.

- Mais tiens-toi droit, bordel de Dieu!... Rentre ton ventre... Rentre tes fesses!... Serre les talons!... Mieux que ça... Plus haut le menton! Encore plus haut! Tes

fesses bordel!... Regarde-moi dans les yeux! Là les yeux. Non mais, qui est-ce qui m'a foutu un engin pareil... C'est les yeux ou le corps que t'as de tordu? Rentre ton cul!

Je me tortillais dans tous les sens sans trouver le bon.

- Ah! je vais te sacquer moi! Je vais t'aligner!...

Il était pourpre sauf le haut du crâne qui restait jaune citron.

- Ton métier dans la vie?

- Eueuh?...

- Qu'est-ce que tu branles dans le civil? Tu comprends pas le français?

- Eueuh... Je voyage...

- Voyageur de commerce?

- Non, voyageur tout court...

- Non mais, y se fout de ma gueule ce connard de mes deux!... Dis, branleur, t'as jamais entendu parler de l'adjudant-chef Dindard?... Hein, ça te dis rien ça? Le chef Dindard!...

Les autres troufions s'étaient coagulés, cramoisis, dans le fond du poste. Je les entendais pouffer et se tordre les os.

- Ah! Tu vas voir d'ici quelques jours le tribunal militaire! Tu feras pas le malin avec eux. Direct en forteresse pour six mois! Au gnouf clac! Clac! Bouclé! On les casse nous les lascars de ton genre! On les casse! Crac! Foutez-moi le camp, tas de branleurs! Dehors ou je vous aligne tous! Dehors, saligauds!

Il les a entendus rire. Il est violet.

- Caporal! Caporal!

- Voilà, mon adjudant. Voilà...

- Foutez-moi le déserteur au trou sur-le-champ! Bouclez-le avec les autres salopards!... Vérifiez les verrous et au rapport! Allez ouste au trou! Au trou!

Je suis sorti entre le caporal et deux sentinelles armées. La nuit entre-temps avait pris la caserne. Les bâtiments formaient des taches claires là-bas autour de la cour. Le drapeau avait disparu dans le noir.

On a stoppé devant une porte de château fort à trente pas de là, épaisse et comme en bois rouillé. Il y avait autant de clous que de planches. Dans l'obscurité le caporal murmura :

– Je n'ai pas le droit de te laisser tes affaires avec toi, mais si tu veux prendre quelque chose de chaud pour la nuit, c'est plutôt frais là-dedans. Et puis pendant que j'y pense, file-moi aussi ton ceinturon et tes lacets. C'est le règlement pour pas qu'on se pend avec; moi, j'y peux rien, si je le fais pas c'est moi qui plonge.

Il a tout mis dans le sac et il a ouvert le cadenas.

– Vas-y passe.

Nous étions dans une étroite cour dominée de gros murs. Avec des barbelés, là-haut, qui déchiraient le visage bleuté de la lune.

Les sentinelles sont restées devant la première porte et le caporal a cherché dans son treillis encore d'autres clés. Je ne le voyais plus tant c'était sombre ce dédale, je le suivais au cliquetis. C'était dans un coin de la cour un petit bâtiment trapu avec encore une porte voûtée aussi engageante que l'autre. Il a bataillé un bon moment dans le noir avant de pouvoir l'ouvrir. A l'intérieur on entendait des voix qui se foutaient de lui.

– Hé! Cabot, tu veux un coup de main j'ai le passe? Oh! Grouille-toi, connard, y a Camacho qui accouche! il fait ses eaux sur mon lit... Mais magne-toi, bordel, ma mère m'attend pour me border elle va se faire du souci... Hé ho! qu'est-ce que tu amènes, une gonzesse avec des roberts comme ça? Bouge-toi, fayot, je vais tout lâcher contre la porte.

On entendait des rires aussi, étouffés par l'épaisseur

des murs. Enfin la porte a gémi. Je suis encore passé devant. On y voyait guère mieux que dans la cour là-dedans. Juste une lueur jaune qui suintait du plafond à travers une grille.

J'ai eu la sensation d'entrer dans une cave. Ça sentait le salpêtre et la barrique moisie. J'ai fait un pas de plus et c'est l'odeur des pieds et de la merde qui m'a sauté dessus. C'était une cage à hyènes ce trou! Mes yeux se sont mis à piquer et ma gorge. J'ai voulu ressortir pour respirer l'air libre mais déjà la porte résonnait dans ses murs. J'étais fait comme un rat!

Cette espèce de caverne de six mètres sur trois environ ne prenait l'air que par une minuscule lucarne aveuglée de plaques de métal et de barreaux. Cinq lits en fer s'alignaient, dont trois en bataille sur des paillasses noires, avec chacun un tabouret en fer lui aussi. Enfin un cabinet turc, dans le coin droit en entrant, mais sans cloison ni rien. C'est de là que venait la meilleure part de l'infection.

Trois zèbres débraillés me scrutaient de la tête aux pieds... C'est de loin le plus costaud des trois qui prit la parole. Un véritable colosse rasé de frais. Les yeux si rapprochés que ça donnait mal à la tête.

– D'où tu sors, la bleusaille, ça a pas l'air de te plaire notre petit chez-nous ?

– ...

– Dis, l'enflé, quand on est pas joli on est poli au moins, surtout quand on s'invite.

Il faisait, ce géant, au moins deux têtes de plus que moi et encore je me tenais un peu, pour gagner quelques centimètres, sur mes pointes de pied. Pas moyen de fuir dans ce piège. J'étais dans mes petits souliers. Et un air fûté avec ça... Le faciès craché du gorille à qui on a mis dix ans pour apprendre six mots. Un regard désert. Il a fait, en sortant lentement des poches ses mains de

géant, un pas vers moi. Je me suis jeté à l'eau. Je lui ai dit que j'arrivais de voyage mais que j'avais longtemps habité Marseille. A son accent que j'avais repéré depuis, je savais que j'avais peut-être une chance de le retourner. C'était son point faible. Je les connais bien les Marseillais. Il n'y a pas plus chauvin. Je l'ai eu par là!

- Putain, tu es de Marseille! C'est pas vrai! Alors tu es de la classe! Assieds-toi, con. Maintenant que je te regarde, il me semble que je te connais. On s'est pas déjà vus? Je suis sûr qu'on se connaît... Moi je suis d'Endoume et toi quel quartier?... Putain c'est Sarfati qui va en faire une tête.

Il a hurlé :

- Marseille, cent neuf au jus, bordel! Puis plus bas : Plus le rab... Il fait beau en bas? Six mois que je suis pas descendu... J'en peux plus, j'étais mieux aux Baumettes. Ici c'est un trou. Il y a que des caves. Pas un vrai dur à part Sarfati...

Une lueur d'adoration traversa son regard en évoquant ce nom. Il a marqué un temps :

- Des tocards... T'as dû connaître Petit Louis et Venture si t'es de Marseille? Je suis tombé sur un coup qu'ils m'avaient refilé. Un bon coup mais on a été donnés. Quand on est sortis de la banque rue Saint-Fé, il y avait déjà les condés... Ils ont ouvert le feu au P.M. J'ai pas eu le temps de défourailler, ils m'ont fauché d'une rafale. Je me suis étalé comme une crêpe les deux jambes écartées... Trois ans aux Baumettes et direct dans cette pacoule à la noix à la sortie. J'ai pas pu m'en envoyer une seule... Ils m'ont accompagné jusqu'à la porte avec les menottes... Putain qu'est-ce qu'il doit y avoir comme culs sur la Caneb à cette heure! C'est comment ton nom?

- Brandoli.

– Moi, c'est Camacho... Le braqueur on m'appelle ici, mais j'ai plongé parce que j'avais éclaté la gueule à un pitaine et j'y ai fait cramer sa jeep après. Lui, c'est Fiellou.

Il me montrait un petit être grêle tout boutonneux et pourpre. Il devait s'être gratté jusqu'au sang depuis le matin comme un fou. Une orange sanguine.

– C'est qu'un escroc miteux, il a rien dans le slip. Ils l'ont aligné pour des faux chèques, faux papiers, faux permis et lui c'est un faux jeton. Allez tire-toi, Fiellou, je suis avec la zone. L'autre je t'en parle même pas, je me demande pourquoi il est ici, il a crocheté la caisse du foyer... Trois cents balles dedans, une rigolade!... Il me fait perdre la figure rien que d'être avec lui. En plus, c'est un malade il pense qu'au cul. Du matin au soir il se touche. Il a tous les trucs bandants que tu veux dans son matelas. Dès que sa mère lui envoie quatre ronds, il se fait acheter des culottes en dentelle en ville, de toutes les couleurs. Il me fait honte.

L'autre ne disait rien mais son regard était fiévreux de vice. Et le plus étonnant c'est qu'il n'avait presque pas de blanc comme les yeux des chiens. C'est peut-être pour ça qu'ici on le surnommait l'Épagneul ou parce qu'il avait toute la journée son nez dans ses culottes.

Tout d'un coup on a entendu comme des coups sourds et métalliques qui viendraient d'assez loin résonner dans cette cave : beïng beïng beïng... Camacho s'est figé. Il a balbutié : « Sarfati. » Et en un clin d'œil il était juché sur un tabouret qu'il avait planté sur son lit. Tout instable, perché là-haut la tête dans le plafond. Fiellou s'est précipité pour lui tenir le tabouret qui s'enlisait doucement. Le géant se cramponnait à un tuyau contre le mur. Il a arraché une espèce de bouchon et un trou est apparu dans le conduit. Un silence de mort s'en échap-

pa. Et brusquement tombant lugubres dans ce caveau, ces trois mots :

- Qui est-ce ?

Camacho, les lèvres collées au trou, a bredouillé :

- C'est un gus de la zone, un Marseillais, il est à la coule, ça chie pas, Sarfa, ça chie pas...

Après un nouveau silence, le tuyau a demandé :

- Pourquoi il plonge ?

Camacho a tourné vers moi des yeux effarés :

- Pourquoi tu plonges ? Qu'est-ce que t'as fait ?

J'ai répondu :

- Désertion.

- C'est un déserteur, il a déserté ! a-t-il lancé à toute allure dans son tuyau.

Camacho a attendu un bon moment agrippé les jambes vacillantes, puis il a risqué :

- C'est tout, Sarfa ? C'est tout ?

Seul un silence glacial est sorti du trou noir. Le colosse est redescendu vers nous. Son regard était transformé. C'était un mélange soucieux de peur et de dévotion. Il s'est affaissé sur son lit. Il avait par magie, tout à coup, perdu son bel enthousiasme de voyou. Il a prononcé sans nous voir, pour lui :

- C'était Sarfati...

Et il a sombré dans des réflexions qui avaient l'air bien confuses à en juger par l'étroitesse de son profil buté. On n'existait plus.

Un sale silence nous a alors recouverts, plein d'humidité et de nuit. Très loin, dehors, un clairon a poussé quelques plaintes et, comme pour répondre à cet ultime appel, la petite ampoule s'est éteinte sur nous. Je suis resté debout un bon moment dans la nuit. Planté comme un santon. Le cœur le long du corps, comme des mains, vide. Aucun débris de lune ne se hasardait là. On était dans un puits.

A tâtons j'ai trouvé un lit. Les autres s'étaient couchés, je les avais entendus se fourrer dans leurs draps.

Ceux que j'ai rencontrés de draps, roulés en boudin sur ce lit, étaient trempés d'humidité, rêches comme le mur où je m'orientais. Tant bien que mal j'ai préparé ma nuit. Juste à côté du chiotte turc. Je n'avais pas le choix.

Une fois étendu tout habillé là-dedans avec encore sur moi la poussière de tous ces chemins de soleil, j'ai revu cette étrange journée. De l'autre côté des murs, des voix allaient se perdre quelque part dans les cours. C'étaient des soldats qui sortaient, là-bas, dans les coins de la ville et d'autres qui rentraient boire une dernière canette, encore, au foyer.

Quand je me suis réveillé c'était dimanche. C'est le chef Dindard qui vint ouvrir la fosse avec le caporal que j'avais vu de nuit. Il m'a dit de le suivre en vitesse, qu'on allait me rafraîchir un peu le caillou. On a traversé toute la caserne. A part une ou deux corvées, elle dormait toujours. Le ciel était aussi bleu que la veille et le soleil déjà haut. J'ai été ébloui. D'où je sortais la nuit était encore très noire. Dehors il faisait doux et les platanes gardaient leur feuillage d'été. Un étang de brume, loin au-delà des murs, laissait pressentir les premiers matins d'automne.

Au fond d'un bâtiment l'adjudant a cogné à une porte et comme personne ne répondait il a aboyé :

- Debout, branleurs!... Debout bon Dieu ou je vous aligne, tas de planqués!

On voyait qu'il était responsable des locaux discipli-

naires. Dès qu'il s'adressait à quelqu'un c'était pour le boucler. La porte enfin s'entrouvrit. Une face d'enfariné apparut. L'adjudant fit irruption en trombe. C'était la chambre des coiffeurs.

- Mais c'est dimanche, mon adjudant, balbutia la tête du dormeur.

- M'en fous! Y a pas de trêve pour les braves! Au boulot! Ratiboisez-moi cette toison, nom d'un chien! Et que ça saute! Je veux plus voir que du blanc!

Je me suis assis au milieu de la pièce et le coiffeur en pyjama a pris ses instruments. J'ai senti le froid de la tondeuse qui me broutait le cou et montait avec rage encore plus haut. De belles touffes bouclées volaient autour de moi. En un instant j'étais dehors. La fraîcheur du matin a sauté sur mes tempes. J'ai passé ma main sur mon crâne. Il était lisse et froid tout autour avec une minuscule calotte rêche au-dessus.

Le chef Dindard a éclaté de rire :

- Ah! tu cominences à ressembler à quelque chose! On pourra bientôt te présenter au colonel. Et puis plus t'auras l'air d'un homme, moins le tribunal militaire t'en tiendra rigueur.

Les autres ronflaient toujours dans la cellule, je me suis assis sur mon lit. Un moment après la porte s'est encore ouverte. On nous apportait le jus. Ils se sont recouchés et ont dormi tout le dimanche. J'ai passé ma journée à regarder. Tout était gris. Les murs, les draps, eux, tout. Dehors on entendait le silence du dimanche.

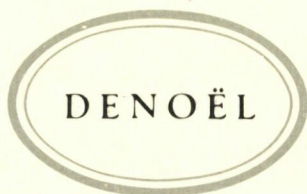
C'est le clairon du lundi qui vint apporter quelque éclairage à ma nouvelle vie. Dès sept heures mon


René Frégni

Les chemins noirs

Un homme jeune, très jeune, commet un jour sans le vouloir un acte irréparable, et dès cet instant la vie sera pour lui une longue cavale qui le mènera de Verdun à Paris, de Paris à Marseille, de Marseille en Corse, de Corse en Italie, d'Italie au Monténégro, du Monténégro en Turquie, de Turquie en Grèce, et enfin de Grèce à Marseille, dans l'immédiat après-Mai 68, où il découvrira en tant qu'aide-infirmier cet autre monde qu'est l'hôpital psychiatrique.

Telle est donc la trame picaresque du premier roman de René Frégni qui sait de quoi il parle, longtemps familier de la route et compagnon de l'aventure, et surtout exprime admirablement la solitude, la détresse, l'humour et l'inébranlable volonté de survivre d'un être désormais en marge.



9.88 
B. 23515-6
ISBN 2-207-23515-7
98 FF TTC

Extrait de la publication